

Auprès de mon masque...

Auprès de mon masque...

Patricia AMAR, FOF-Paris-Nord de France

Mai 2022. Omicron galope mais perd sévèrement en virulence.

Les règles sanitaires s'allègent et les oiseaux piaillent de tous côtés, saluant le printemps et nos libertés de mouvement retrouvées.

En explorant mes dossiers à la recherche d'un document égaré, je trouve ce texte, écrit il y a 18 mois, autant dire quelques siècles :

Auprès de mon masque je vivais cloîtrée.

Derrière, inexorablement derrière, ma peau protestait à grands renforts de plaques et démangeaisons. Était-ce ma colère qui la rendait si intolérante ?

C'est vrai que depuis le début de cette crise sanitaire mon corps ne cessait de manifester sa désapprobation. Le problème c'est que j'étais la seule impactée dans l'affaire, le ministère de la santé et toutes les autres instances concernées n'en semblaient pas ébranlées...

Impacté, rien qu'à l'entendre ce mot me file la bile !

Mon dieu que de choses impactées, et décrites en long, en large et en travers par tous ces journalistes inquiets que nous oublions ne serait-ce que quelques minutes la triste réalité.

Un pas qu't'es... ? Un Pâques thé ? Un cap thé ? Incapté ? Ah oui, c'est ça, oui. INCAPTÉ.

C'est le sentiment que j'éprouve auprès de mon masque. Incapté, le vent coulis qui dilate et picote les narines dès le premier pied dehors, incaptés, les gaz d'échappement du carrefour traversé – oui, bon, ce n'est pas plus mal me direz-vous ? Pas sûr, j'aime savoir à quoi j'ai affaire et mon nez reste pour moi un informateur de première – incaptée, l'odeur du pain frais tout chaud sorti du four, au coin de ma rue. Incaptée aussi, celle du poulet rôti du boucher juste à côté. Incapté, le sourire de la vieille dame tous les jours saluée peu avant la boulangerie. Incaptée, la multitude fascinante des visages croisés. Incaptée, la vie de la rue.

Auprès de mon masque...

Derrière mon masque et derrière tous les masques ainsi arborés, les balades m'amenant de chez moi à mon cabinet ressemblent à une migraine ophtalmique quotidienne : la tête vous serre un peu, vous ne vous sentez pas très bien et puis d'un seul coup, vous levez les yeux sur les passants croisés et stupéfaction, vous ne croisez que des gueules cassées.

Non, vous n'avez pas basculé dans un cauchemar post-conflit. Vous faites une migraine ophtalmique, celle qui vous pique des petits bouts d'images dans un champ ou un autre et efface aux passants peu ou tout de leur visage, ou plus plaisamment diffracte la lumière pour des hallucinations quasi psychédéliques.

Hélas, ici, rien de psychédélique. Rien que des gueules cassées. Dans un cauchemar dont on ne voit pas la fin.

Arrivée au cabinet je m'empresse de baisser le masque pour respirer un peu et faire amie-amie avec ma peau ne serait-ce que 20 minutes, avant l'arrivée du premier patient. Ensuite... et bien, c'est selon. Oui, bien sûr, mes yeux sont là pour sourire et en face il en est de même. Je ne dis pas que la communication en soit réellement altérée. Les yeux, le front mobile, les mains, la voix et tous les codes extralinguistiques à l'œuvre pallient le manque. C'est bien ça le problème, nous vivons depuis de nombreux mois maintenant dans un monde palliatif auquel le masque participe. Et bientôt nous oublierons qu'un autre monde existe, comme j'oublie parfois et fort étrangement, alors même qu'il me gêne tant, d'enlever ce masque en rentrant chez moi en fin de journée, un peu fatiguée de tout cela.

Ah oui, mais bon, foin du pessimisme :

Auprès de mon masque, je vivais heureuse !

Protégée, presque invisible, en toute liberté. Liberté de manger mes petits plats aillés, délice des délices, sans plus craindre d'importuner mes patients de l'après repas, liberté de respirer en toute sérénité pendant la séance d'ostéo durant laquelle le praticien penché sur moi les yeux fermés empiète sur ma bulle intime. Liberté de bouder le monde incognito, liberté de ne pas être obligée d'avoir bonne mine quand la fatigue me tient et qu'il faut continuer d'avancer. Liberté d'être sans trop paraître. Liberté d'être sans donner à voir.

Une amie, orthophoniste au long cours et recevant depuis bien longtemps des enfants autistes m'a fait remarquer récemment que le port du masque allégeait pour ceux-ci la quantité d'informations reçues et qu'ainsi ils la regardaient bien plus volontiers.

La preuve non ?

La preuve de quoi ? Ben qu'à quelque chose malheur est bon ! Y'a qu'à chercher !

Auprès de Auprès de mon masque...

Voilà où en étaient mes réflexions il y a plus d'un an maintenant.

Force est de constater que même si les proverbes ont la vie belle lorsqu'il s'agit de composer avec la misère, même si l'habitude finit par dompter les volontés les plus vigoureuses, même si la faculté d'adaptation peut être signe d'intelligence, vraiment, oui, vraiment, qu'il fait bon vivre le nez à l'air ! Qu'il fait bon vivre toutes dents dehors, qu'il fait bon vivre sourire aux lèvres exposé, qu'il fait bon vivre et respirer le vent à pleine goulée, qu'il fait bon vivre sans filtre !

Et qu'il fait bon travailler démasquée, protégée par le plexi de mon guichet orthophonique mais à découvert si tel est le vœu de mon patient. Je dois dire qu'aucun ne m'a réclamé le maintien du masque filtre et que chacun se réjouit de cette visibilité retrouvée, de cette possibilité nouvelle de se sourire à belles dents et de respirer à plein nez. Seuls quelques jeunes enfants par trop habitués ou bien dont une inquiétude tenace vient investir les circonstances et quelques ados réjouis de cette mascarade qui les masque au monde à un moment de leur vie où le regard des autres leur pèse tant persistent dans le port de l'accessoire. Auquel cas, bien sûr, je respecte. Laissons le temps au temps.

Bref, à quelque chose malheur est bon, bien sûr mais comme le dit si subtilement ce beau proverbe yidish : « le visage divulgue le secret » et le secret de l'être n'est-il pas au cœur de notre travail ?